

*Les deux voyages de la corvette « La Recherche » en  
Islande et au Groenland de 1835 et 1836*

di Roland LE HUENEN  
Toronto University

[doi.org/10.26337/2532-7623/LEHUENEN](https://doi.org/10.26337/2532-7623/LEHUENEN)

Résumé : L'article relate la première expédition scientifique de la célèbre corvette *La Recherche*, qui explora le Groenland et l'Islande entre 1835 et 1836, dans le but principal de retrouver le bateau de guerre *La Lilloise*, disparu deux ans auparavant. Faute d'avoir trouvé de traces du navire disparu, *La Recherche* accomplit un long périple, rapportant nombreux résultats scientifiques, qui ne firent de ce voyage qu'un premier volet d'une longue saison d'explorations, qui amenèrent la corvette et la Commission scientifique du Nord à sillonner les mers arctiques pendant plusieurs années, devenant une des expéditions scientifiques les plus célèbres du XIX<sup>e</sup> siècle.

Abstract: The article relates the first scientific expedition of the famous corvette *La Recherche*, who explored Greenland and Iceland between 1835 and 1836, with the main purpose of finding the warship *La Lilloise*, disappeared two years before. Having found no trace of the missing ship, *La Recherche* did a long journey, bringing many scientific results, which made this trip only the first part of a long season of exploration, which brought the corvette and the Commission scientifique du Nord crisscrossing the Arctic seas for several years, becoming one of the most famous scientific expeditions of the 19<sup>th</sup> century.

Keywords: North America, Iceland, scientific travel

Le 27 avril 1835 la corvette *La Recherche*, commandée par le lieutenant de vaisseau François-Thomas Tréhouart<sup>1</sup>,

---

<sup>1</sup> François-Thomas Tréhouart (1798-1873) fit une brillante carrière d'officier de marine. Nommé capitaine de frégate en 1837 suite à ses expéditions en Islande et au Groenland, il s'illustra, comme capitaine de vaisseau, à la bataille d'Obligado dans la Plata, ce qui lui valut la promotion au grade de

appareillait du port de Cherbourg à destination de l'Islande. Récemment sortie des chantiers navals, solidement construite et dotée d'un doublage intérieur en cuivre, ce qui se révélera d'une importance critique, elle inaugurerait avec ce voyage d'Islande sa première campagne. Triple était sa mission. Il s'agissait d'abord de retrouver les traces du brick de guerre *La Lilloise*, commandée par un brillant et intrépide lieutenant de vaisseau de trente et un ans, Jules de Blosseville qui, après avoir quitté Dunkerque au milieu de juillet 1833 dans le but d'explorer la côte orientale du Groenland, n'avait plus donné de ses nouvelles après le 6 août de la même année<sup>2</sup>. Envoyée en reconnaissance au printemps de 1834 la canonnière *La Bordelaise*, commandée par le lieutenant de vaisseau Pierre-Gervais Dutaillys, en dépit d'une enquête de quatre mois, n'avait rapporté aucun indice susceptible d'éclairer cette disparition, mais l'on espérait toujours qu'une partie de l'équipage avait pu survivre en se réfugiant dans quelque baie du littoral islandais. C'est ce premier objectif qui avait valu son nom à la corvette *La Recherche*. Sa seconde mission était d'assurer la protection et la surveillance de la flottille de pêche qui fréquentait ces eaux septentrionales et la troisième de déposer à Reykjavik deux naturalistes, le médecin Paul Gaimard et le géologue Eugène Robert, chargés de rassembler une collection de spécimens scientifiques, animaux, plantes et minéraux, glanés sur les côtes et à l'intérieur du pays. Chirurgien major de la Marine, Paul Gaimard (1790-1858) avait

---

contre-amiral hors cadre, à titre d'action d'éclat. Il commanda en Crimée après le départ de l'amiral Hamelin et finit sa carrière comme amiral de France (1869), grade qu'il fut le dernier à détenir.

<sup>2</sup> Jules Alphonse René Poret, baron de Blosseville, naquit à Rouen en 1802. Très tôt attiré par la carrière de marin, il participa à l'expédition scientifique de *La Coquille* de 1822 à 1825 sous les ordres du lieutenant de vaisseau Louis Isidore Duperrey secondé par Jules Dumont d'Urville. Il visita en 1827 sur la gabare *La Chevrette* les mers de l'Inde et de la Chine, avant de diriger ses projets d'exploration dans les régions glaciales de l'hémisphère nord.

participé au voyage de circumnavigation scientifique de la corvette l'*Uranie*, sous le commandement du capitaine de frégate Louis de Saulces de Freycinet, qui fit naufrage sur un écueil à l'embouchure de la Baie des Français aux Îles Malouines en février 1820. Il avait pris part de 1826 à 1829 à l'expédition de l'*Astrolabe* de Dumont d'Urville et contribué à recueillir sur l'atoll de Vanikoro plusieurs vestiges du naufrage de La Pérouse. En 1831, l'Académie de médecine l'avait envoyé en Europe Centrale et en Russie pour étudier l'évolution de l'épidémie de choléra qui y sévissait et pour préconiser les mesures à prendre pour en éviter la propagation sur le territoire national<sup>3</sup>.

Arrivée à Reykjavik le 11 mai, *La Recherche* en repart le 18 après y avoir laissé les deux naturalistes et entreprend d'explorer systématiquement les fjords de la côte occidentale islandaise, en quête de témoignages ou de débris susceptibles d'apporter quelques éclaircissements sur le naufrage de *La Lilloise*. Après avoir passé quelques jours au milieu de bâtiments de pêche français sous le cap Staalbiorg, la corvette se rend à Dire-fjord puis à Onundarfjord, inspecte les grèves du golfe de Brede-Bugt (Breidafjörður) et Olasvög (Olafsvik) le 20 mai avant de se rendre à Grounefjord, lieu de rendez-vous fixé avec Gaimard. « Les renseignements que je pus recueillir s'accordèrent tous avec ceux que j'avais obtenus du gouverneur ; ils furent de nature, ainsi que les derniers, à prouver, d'une manière positive, l'impossibilité du naufrage de *La Lilloise* dans le golfe, sans qu'on en eût eu connaissance »<sup>4</sup>, rapporte le

---

<sup>3</sup> Paul Gaimard, en collaboration avec Auguste Gerardin, publia les résultats de ses observations dans un ouvrage intitulé *Du choléra morbus en Russie, en Prusse et en Autriche, pendant les années 1831 et 1832*, Paris, F.-G. Levrault, 1832. Eugène Robert (1806-1882) était médecin, géologue, historien. Il fut maire de Meudon en 1870-71.

<sup>4</sup> Rapport de septembre 1835 du commandant Tréhouart au ministre de la

commandant Tréhouart. La visite du Cap Nord se révélant tout aussi infructueuse, ce dernier décide alors d'abandonner son enquête le long des côtes islandaises et d'aller explorer l'accroche des glaces qui bordent la côte orientale du Groenland.

Ces voyages maritimes, qu'ils se fissent dans les parages de l'Islande et du Groenland ou dans la mer de Norvège, comportaient tous un sérieux élément de risque, comme le rappelait la disparition tragique du brick *La Lilloise*. Quoiqu'on ne retrouvât jamais aucun vestige du naufrage, celui-ci ne pouvait être attribué qu'à une seule et même cause, une voie d'eau importante occasionnée par la collision avec une glace flottante ou l'écrasement des œuvres vives du navire sous la pression et l'enserrement de la banquise<sup>5</sup>. Sous ces latitudes les sautes de vent sont fréquentes s'accompagnant d'une mer houleuse, souvent très agitée, qui rendaient les manœuvres difficiles et éprouvantes pour l'équipage. À cela s'ajoutait la présence quasi constante de brouillards parfois si épais que l'homme de barre, peinait à voir les signaux que lui adressait l'officier de quart placé près de l'étrave, les ordres se transmettant par des mousses courant sans cesse de l'avant à l'arrière du bâtiment<sup>6</sup>.

Mais imaginons de surcroît la venue soudaine d'un gros temps accompagné de brouillard alors que toutes ces glaces se mettent en mouvement dans une ronde imprévisible. Ou plutôt au lieu de l'imaginer écoutons la description que le commandant Tréhouart donne d'une telle situation dans la Mer du Groenland lors du voyage de 1836.

---

Marine, « Bulletin de la Société de Géographie », 19-24, (juillet à décembre 1835), p. 132.

<sup>5</sup> C'est notamment l'opinion de Ch. MARTINS, *Expéditions projetées au pôle nord*, in « Revue des Deux Mondes », t. 61, (1866), p. 416.

<sup>6</sup> Ch. MARTINS, *Du Spitzberg au Sahara, étapes d'un naturaliste*, Paris, J.-B. Baillièrre et fils, 1866, p. 67.

Le 2 [août 1836], à trois heures du matin, cet espace libre n'existait plus ; les bancs de glace s'étaient tellement rapprochés que le bâtiment en était environné de toutes parts, et qu'il devenait presque impossible d'éviter les abordages. En cherchant un endroit plus libre, et traversant à cet effet un banc très serré, *la Recherche* aborda rudement une glace ; et quoiqu'elle ne fit pas d'eau, j'eus lieu de craindre, vu la violence du choc, que sa carène n'en fût endommagée. À huit heures du matin, le louvoyage devenant impossible au milieu de tant d'écueils, et la panne impraticable à cause des porte-haubans que les glaces, sur lesquelles le bâtiment dérivait avec force, menaçaient d'enlever, je pris le parti d'amarrer sur l'une d'elles ; mais à peine les hommes qui étaient allés fixer le grappin étaient-ils réembarqués dans le canot pour apporter le bout du grelin à bord, que la glace se rompit en plusieurs morceaux, et occasionna la perte du grelin, dont le canot fut obligé de laisser aller le bout. Cet accident, dont plusieurs hommes avaient manqué d'être les victimes, me força de rester sous voiles, et pendant toute cette journée tous nos soins furent apportés à éviter les abordages<sup>7</sup>.

L'avarie se révéla en fait plus sérieuse qu'il ne le parut d'abord. À l'escale de Frederikshaab (aujourd'hui Paamiut), au Groenland, le commandant Tréhouart fit plonger à plusieurs reprises un officier du bord et le maître calfat, par une température de 0°, pour en évaluer l'importance. L'étrave montrait une brèche de 2 à 6 pieds en dessous de la ligne de flottaison, qui fut colmatée, réparation de fortune, par un préclart lardé, c'est-à-dire un morceau de toile à voile garni de filins effilochés enduits de suif, qui servit de tampon. Il reste que si ce n'avait été pour son doublage en cuivre, *La Recherche* aurait sans doute subi un sort analogue à celui de *La Lilloise* dont elle cherchait toujours vainement et désespérément les traces<sup>8</sup>.

---

<sup>7</sup> Rapport du commandant Tréhouart daté de Cherbourg le 28 septembre 1836, « Annales maritimes et coloniales », 21<sup>e</sup> année - 2<sup>e</sup> série, t. 2, (1836), p. 515.

<sup>8</sup> « Sans un soufflage qu'on lui avait prudemment mis avant de quitter Cherbourg, *La Recherche* eût couru grand risque de faire naufrage [...] Cette grave avarie, qu'on n'entrevoit que dans le tangage du navire lorsque son

D'autre part l'imprécision, l'inexactitude des cartes marines, voire leur défaut, constituaient un autre facteur funeste à la navigation. Lors de l'expédition de 1835 au Groenland, le commandant Tréhouart en fit la fâcheuse expérience alors qu'il cherchait vainement, en l'absence de cartes détaillées, à atterrir au petit port de Frederikshaab, ce qui faisait de sa traversée, selon ses propres dires, « un voyage de découverte » dont il ne voyait pas la réussite assurée<sup>9</sup>. Si l'on confronte tous ces obstacles à la navigation, brouillards, glaces flottantes, banquise, inexactitude des cartes, l'on est à même de mieux comprendre la frayeur éprouvée par Xavier Marmier à la veille de son départ pour l'Islande lors du second voyage, crainte révélée par une lettre de Quinet à Michelet, en date du 25 mai 1836<sup>10</sup>.

Le 1<sup>er</sup> juillet 1835 *La Recherche* fait donc route à l'ouest en direction du Groenland suivant la parallèle du Cap Nord. Elle rencontre bientôt la banquise et son escorte d'icebergs que le langage de l'époque appelle des glaçons et qui l'empêchent d'aborder la terre, même de l'apercevoir. Le temps est souvent brumeux, ce qui rend la navigation d'autant plus hasardeuse que

---

avant s'élevait au-dessus de la ligne de flottaison, fut constatée à Frederickshaab par M. de Contenson, qui, revêtu de la tête aux pieds d'un vêtement imperméable d'Esquimau, n'hésita pas à se laisser glisser dans la mer le long du bâtiment ; on conçoit alors que si, par une pression quelconque, un peu forte, exercée latéralement sur la coque du navire, tel que le choc d'une lame, une ou plusieurs des courbes se fussent redressées par l'extrémité où elles n'étaient plus retenues, il s'en serait suivi immédiatement une voie d'eau qu'on n'eût pu aveugler et le navire aurait coulé bas », F.-T. TRÉHOUART, *Voyage en Islande et au Groenland exécuté pendant les années 1835 et 1836 sur la corvette La Recherche*, vol 7, t. 2, Paris, Artus Bertrand, 1850, p. 297.  
<sup>9</sup> « Bulletin de la Société de Géographie », p. 138.

<sup>10</sup> Cité par W. S. MERCER, *The Life and Travels of Xavier Marmier (1808-1892)*, Oxford University Press, 2007, p. 59. « Marmier était très effrayé en partant » (J. MICHELET, *Correspondance*, Paris, Champion, 1994-2001, t. 2, p. 435).

les glaces flottantes constituent un danger de tout instant. Citons le témoignage du commandant Tréhouart :

Je rencontrai d'abord un grand nombre de morceaux détachés qui étaient assez espacés pour laisser un libre passage à la corvette; mais bientôt ils devinrent tellement serrés qu'il me fut impossible de les éviter tous, et d'empêcher *la Recherche* de s'échouer assez rudement sur l'un d'eux. Dans cette position, le bâtiment se trouva déjaugé de plus de trois pieds devant, mais, la glace cédant sous le poids, il n'y resta que quelques minutes. À partir de ce moment, je ne fus plus maître des mouvements du bâtiment, les glaçons se trouvant si rapprochés que, pendant l'espace d'une demi-heure, il ne fit que passer de l'un à l'autre, amortissant sur chacun le peu d'aire qu'il avait pu prendre avant d'y arriver. J'allais l'amarrer sur un glaçon, et me servir des ancres à glace pour sortir de ce mauvais pas, lorsqu'un passage s'ouvrant, j'en profitai pour m'éloigner<sup>11</sup>.

Désormais la corvette longe d'assez loin la banquise et fait route vers le sud selon un itinéraire que son commandant imagine avoir été celui de *La Lilloise*, mais sans que jamais aucune indication ne vienne corroborer ses espoirs. Ayant contourné de seize lieues le cap Farewell sans avoir pu rallier le petit port enclavé de Friedrichsthal, Tréhouart décide de revenir en Islande. Quelques cas de scorbut s'étant déclarés, ce qui nécessite une escale de quelques jours sur la côte occidentale de l'île pour s'approvisionner en vivres frais, *La Recherche* finit par rejoindre Reykjavik le 22 août. Reprenant à son bord les deux naturalistes, elle mouille à Cherbourg le 13 septembre après douze jours de mer.

Si le voyage en Islande et dans les eaux du Groenland de l'été 1835 ne rapporta aucun renseignement sur la disparition de *La Lilloise* et sur son équipage, la moisson d'échantillons scientifiques engrangés par Gaimard et Robert et exposés au Muséum National d'Histoire naturelle était quantitativement et

---

<sup>11</sup> « Bulletin de la Société de Géographie », p. 135-136.

qualitativement très riche<sup>12</sup>. Elle comprenait quantité de fragments de roches, surtout volcaniques, recueillis au long d'un périple de 80 jours sur la côte ouest de l'Islande et au pied de l'Hekla, des herbiers, des spécimens ornithologiques conservés dans l'esprit-de-vin, un squelette de squalo glacial, et une petite ménagerie de chiens, de chevaux de renards, de moutons et d'oiseaux de proie. Eugène Robert se vit confier la relation du voyage qui offre de pittoresques aperçus sur les lieux, le climat, l'alimentation, les habitants et les mœurs de l'Islande propres à intéresser le lectorat français de l'époque<sup>13</sup>. Le style est simple, factuel, vise à l'objectivité la plus stricte, sans éviter les détails curieux, voire les plus triviaux<sup>14</sup>. On y apprend que Reykjavik n'est qu'un gros village de 700 à 800 âmes où les maisons sont soit de bois de sapin préparés en Norvège et occupées par des commerçants danois, soit des huttes de terre recouvertes de gazon ou de tourbe, parfois lambrissées à l'intérieur et localement appelées *bærs* (anciennement *bærs*) où se tassent tant

---

<sup>12</sup> Dans son rapport le commandant Tréhouart signale que « les collections d'histoire naturelle faites par MM. Gaimard et Robert sont très considérables ; elles consistent dans une quarantaine de barriques ou caisses contenant un très grand nombre d'animaux, de plantes et de minéraux » (« Bulletin de la Société de Géographie », p. 142).

<sup>13</sup> La publication chez Artus Bertrand, étalée de 1838 à 1852, comprend 8 volumes et 2 atlas. L'« Histoire du voyage » confiée à Eugène Robert occupe le second tome du volume 7 et fut publiée en 1850.

<sup>14</sup> *Voyage en Islande et au Groenland*, p. IV-V : « La relation qui va suivre n'est donc pas autre chose qu'un journal tenu par un voyageur naturaliste , depuis le départ de la corvette *la Recherche* du port de Cherbourg pour l'Islande, jusqu'à son retour à la fin de la deuxième campagne : c'est un journal dans lequel ont été enregistrées, telles qu'elles se sont présentées successivement, toutes les observations pouvant offrir quelque intérêt sur les mœurs, les usages, la météorologie, l'histoire naturelle [...] au risque de paraître puéril, il a cru devoir entrer dans une foule de détails d'intérieur et de la vie privée qui lui ont paru avoir été négligés par les voyageurs qui l'ont précédé. »



bien que mal les pêcheurs islandais et leur famille. L'Islandais, remarque Robert, a l'air généralement malheureux, même dans son ivresse qui est fréquente, se nourrit essentiellement de poisson, est d'une probité sans faille, le vol et le crime étant quasiment inexistants en Islande.

Des funérailles donnent à l'observateur l'occasion de fournir quelques détails vestimentaires, tels ceux-ci relatifs à l'habillement féminin.

Dans les jours de cérémonie comme celui-ci, beaucoup de femmes, surtout celles qui sont mariées portent une jupe toujours en vadmél qui descend jusque sur les talons et dont le corset et le dessous des manches à l'avant-bras ainsi que la ceinture galonnés ou brodés, sont garnis de petites cassolettes et surtout de petites boules en argent semblables à des grelots, ciselées à jour et auxquelles pendent des chiffres ou des petites croix de même métal; un collet de velours brodé, roide, aplati horizontalement, emboîte le cou comme dans un carcan; la coiffure (assurément la pièce la plus curieuse) se compose d'un mouchoir de soie noire et rouge qui enveloppe la tête de manière à ne laisser passer aucun cheveu; mais il en sort une hampe en toile blanche montée sur un canevas avec force épingles et qui, en s'élargissant de plus en plus, se recourbe en avant comme le cimier d'un casque<sup>15</sup>.

Le vêtement masculin ne présente rien de remarquable, excepté celui du pêcheur fait d'un pantalon, d'une casaque et de gants en peau de phoque privée de ses poils et cousue avec des tendons à fin d'imperméabilisation. Tout en louant la probité et l'hospitalité des Islandais, Robert ne peut s'empêcher de révéler leur manque d'hygiène et de propreté, responsable en grande partie de maladies cutanées très répandues chez eux, telles la lèpre et la gale<sup>16</sup>. Les vêtements de laine sont lessivés avec de

---

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 32. Le vadmél est un drap de laine assez grossier tissé et foulé localement.

<sup>16</sup> Eugène Robert rapporte que les Islandaises ont la fâcheuse habitude de se servir de leurs doigts en guise de mouchoir alors qu'elles font la cuisine et servent à table, et n'ont pas non plus scrupule, surtout les plus âgées, à faire

l'urine et rincés à l'eau claire, et les draps de lit voient rarement le savon, ce qui obligeait nos voyageurs à dormir dans leurs habits généralement imbibés d'humidité quand ils passaient la nuit dans des *bærs*. « Comment manger et boire avec plaisir, quelles que soient la faim et la soif qui vous dévorent, dans des vases qui ne témoignent même pas par écrit qu'ils aient jamais été rincés ? Comment dormir avec plaisir dans des lits dont les draps connaissent rarement le blanchissage<sup>17</sup> ? » L'alimentation consiste en poissons, morues fraîches ou séchées, flétans, saumons, gibier, haricot de mouton dans le meilleur des cas, gruau, œufs d'eider durcis, pain noir, lait, thé, café et *brændeviin*, eau-de-vie achetée aux Danois et dont l'Islandais abuse volontiers. La tourbe à l'odeur nauséabonde dont on se chauffe imprègne désagréablement l'intérieur des huttes, les vêtements et jusqu'aux aliments.

Les excursions le long des côtes et à l'intérieur du pays, faites à dos de cheval, petit et à longs poils et seul moyen de locomotion envisageable, se révélaient malaisées. Le soleil était rarement de la partie, laissant place à des journées pluvieuses et venteuses, où la neige s'invitait souvent et où le thermomètre voisinait avec le point de congélation. Il fallait traverser à gué des rivières nombreuses à fort courant et aux eaux froides enflées par la fonte des neiges où les montures enfonçaient jusqu'au poitrail. Quant au sol, il est partout bouleversé, fracturé, crevassé par d'anciens tremblements de terre, couvert de fragments de dolérite et de champs de lave remplis de fissures et d'aspérités, de tourbières et de marécages.

Le moment le plus heureux de cette expédition de près de trois mois fut sans doute la visite au grand geyser de Thingvellir

---

leurs petits besoins dans le trou à cendre du foyer sans se soucier de la présence de leurs hôtes. *Voyage en Islande*, p. 62, 72.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 68-69.

qui ne dura pas moins de 6 jours afin d'en étudier les particularités.

Après une forte trépidation du sol, nous vîmes une énorme colonne d'eau s'élever progressivement jusqu'à la hauteur de vingt mètres environ, puis s'étaler bientôt en une gerbe immense alimentée, à l'intérieur, par de nouveaux jets, cinq à six minutes après, tout était redevenu calme ; un nuage de vapeur, comme à la suite du bouquet d'un feu d'artifice, se traîna seul, avec lenteur, au-dessus de la scène imposante que nous venions de contempler. Le bassin laissant alors voir à son centre une espèce de puits à moitié vide, nous pûmes par conséquent y descendre pour en détacher des incrustations siliceuses ; puis une fois qu'il se fut rempli de nouveau, nous restâmes sur son bord à surveiller le riz que nous y faisons cuire au bain-marie pour notre déjeuner<sup>18</sup>.

Les deux voyageurs dirigèrent ensuite leurs pas vers l'Hekla avec l'intention d'en gravir les pentes, mais durent y renoncer à cause du mauvais temps. Ils regagnèrent ensuite, par la côte sud, Reykjavik, où ils arrivèrent le 19 août avant d'y retrouver *La Recherche* le 22.

Impressionné par les premiers résultats scientifiques produits lors d'une campagne aussi courte, le ministre de la Marine Duperré résolut de reconduire la mission au printemps suivant. Cette seconde entreprise qui prit le nom de Commission scientifique d'Islande et de Groenland et dont Paul Gaimard devint le président fut même élargie. S'y adjoignirent Victor Lottin pour les observations du magnétisme terrestre, le météorologue Raoul Anglès, Louis Bévalet spécialiste de zoologie et peintre d'histoire naturelle, le peintre de la Marine Auguste Mayer qui donna de nombreux dessins et croquis dans l'*Atlas historique* du Voyage et le littérateur Xavier Marmier. Ce dernier alors âgé de 28 ans, était connu pour ses *Études sur Goethe*, ses articles dans la *Revue des Deux Mondes* et ses

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 142-143.

traductions de littérature allemande. Sa mission portait sur l'étude de la littérature et de la langue islandaises. Au retour de sa mission il confiait à Gaimard :

J'ai étudié l'un après l'autre tous les principaux ouvrages d'histoire, et le petit nombre d'historiens littéraires. J'ai appris l'islandais de manière à lire couramment les Sagas dans l'original, chose qui me sera d'un grand secours, car la plupart de ces Sagas ne sont pas encore traduites, et c'est là qu'il faut chercher les documents authentiques et le tableau des mœurs anciennes de l'Islande. J'ai recueilli avec soin les œuvres islandaises les plus essentielles, les œuvres et les biographies des hommes vivants<sup>19</sup>.

Ce second voyage, commencé le 21 mai 1836, se révéla une fois de plus une réussite à la lecture du rapport daté du 31 août que Paul Gaimard en fit au Ministre de la Marine et dans lequel il énumérait les résultats obtenus pour chacune des disciplines scientifiques concernées. L'histoire et les réalisations de cette double expédition nordique seront ultérieurement publiées entre 1838 et 1852 en 8 volumes et 2 atlas chez Artus Bertrand sous le titre *Voyage en Islande et au Groenland exécuté pendant les années 1835 et 1836 sur la corvette La Recherche*.

*La Recherche* reprit donc la route du Groenland, eut de nouveau à louvoyer entre les glaces flottantes, heurta assez durement l'une d'entre-elles, accident que nous avons évoqué plus haut, et le 6 juillet se trouva en vue de Frederikshaab dont elle avait raté l'atterrissage l'année précédente et où elle fit une escale de quinze jours. On ne put y recueillir aucune information sur *La Lilloise*. Xavier Marmier sur la foi du journal d'un officier de l'équipage, le lieutenant de frégate Méquet, donne du lieu et de ses habitants, une description précise. Frederikshaab n'est qu'un très modeste établissement de commerce danois où, sur un sol constamment enneigé, s'élèvent un fort en terre, l'habitation

---

<sup>19</sup> Rapport du 31 août 1836 de Paul Gaimard au ministre de la Marine, *Annales maritimes et coloniales*, 21<sup>e</sup> année - 2<sup>e</sup> série, tome II, 1836, p. 524.

du gouverneur, une chapelle en terre et six huttes d’Inuit. Un navire danois se charge du ravitaillement annuel et en échange emporte l’huile, le poisson, les peaux de phoques, de lièvres blancs et de renards.

Les hommes et les femmes portent le même costume, une camisole en double peau de phoque ou de renne, le poil en dedans le poil en dehors, des culottes en peau de phoque, et de grandes bottes fourrées en peau de lièvre ou de renard; tous ces vêtements sont cousus avec des boyaux de poisson, taillés avec art, ornés de petites bandes de peaux de différentes couleurs, quelquefois de grains de verre. Celui des femmes, surtout, est fait avec une sorte de coquetterie; elles ont de plus que les hommes un capuchon qui leur pend derrière le dos, et dans lequel, en voyage, elles placent leur enfant, afin d’avoir les mains libres et de ramer [...] Les habitans de cette malheureuse contrée n’ont d’autre ressource que la pêche, et le phoque compose toute leur richesse ; le phoque les nourrit, les habille, les chauffe, les éclaire, et leur donne de quoi acheter, auprès de l’agent de la compagnie danoise, les diverses denrées dont ils ont besoin. Si les phoques venaient à quitter les côtes du Groënland, il est certain que toute cette population serait condamnée à mourir<sup>20</sup>.

Ces Inuit, de courte taille, aux cheveux et aux yeux d’un noir de jais, aux pommettes saillantes, vivent dans des huttes de pierre de trois pieds de hauteur recouvertes de peaux de phoques, chauffées et éclairées par une lampe ovale en pierre du pays qui sert aussi de fourneau. Durant la saison hivernale ils migrent dans des igloos qu’ils taillent dans des blocs de glace. *La Recherche*, après avoir poursuivi quelque temps et vainement ses recherches, était de retour à Reykjavik le 20 août. Elle reprit

---

<sup>20</sup> X. MARMIER, *Lettres sur l’Islande*, Paris, Félix Bonnaire, 1837, p. XXIII-XXIV. Ces *Lettres* avaient paru au préalable sous forme d’articles dans les livraisons de la *Revue des Deux Mondes* d’août 1836 à février 1837. Les chapitres sur la littérature et l’histoire constituèrent, une fois augmentés, le volume *Histoire de l’Islande* de la publication générale *Voyage en Islande et au Groenland exécuté pendant les années 1835 et 1836 sur la corvette La Recherche*, vol. 3, Paris, Artus Bertrand, 1840.

la mer le 3 septembre et rejoint Cherbourg le 27 après une traversée longue et difficile, très éprouvante pour l'équipage et les membres de la Commission scientifique.

Lors de son arrivée en Islande, après avoir passé quelques jours à Reykjavik et répondu aux invitations des notables locaux, la Commission Scientifique s'enfonce dans l'intérieur des terres, revisite les geysers de Thingvellir où des mesures plus approfondies peuvent cette fois être effectuées à cause d'un temps plus clément, alors qu'il se révèle aussi possible de se lancer à l'assaut de l'Hekla dont le sommet est enfin atteint après seize heures d'escalade ardue. Le ciel d'abord maussade et pluvieux s'éclaircit et un rayon de soleil illumine le magnifique spectacle qui s'offre à la vue.

D'un côté, nous voyons reparaître toutes les montagnes qui environnent l'Hékla, avec leur crête rouge et leurs bords cendrés; de l'autre, les Snoefial, qui portent dans les nues leurs épaules de neige et leurs pics de glace, brillants comme des pointes de lance aux rayons du soleil. À nos pieds, la plaine se déroule au loin avec les lacs d'eau limpide, qui parsèment sa robe verte comme des diamans, et les deux rivières qui la traversent comme des guirlandes. La montagne bleue, voisine du Geyser, s'élève au milieu de la vallée; et devant nous, à l'horizon, nous apercevons comme une ceinture d'or la pleine mer, étincelante de lumière, et les îles Westmann. Nous restâmes saisis d'un sentiment inexprimable d'admiration en face d'un spectacle si inattendu.<sup>21</sup>

Le 3 juillet les membres de la Commission se séparent. La majorité d'entre eux s'engagent dans une longue et difficile expédition qui les mène de la côte méridionale de l'Islande à la côte est, puis à la côte nord à travers des paysages de bois de bouleaux, de champs de laves au sol raboteux, de marais où les chevaux enfoncent jusqu'au poitrail, de cascades, de rivières que l'on traverse à gué, de glaciers. Sont recueillis quantité

---

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 69-70.

d'échantillons de rocs, de végétaux et d'oiseaux, ainsi que des colonnes de basalte gravées d'inscriptions runiques. Lottin et Marmier retournent à Reykjavik, Lottin pour y poursuivre ses observations astronomiques et Marmier pour y continuer ses leçons d'islandais afin de pouvoir lire dans le texte les anciennes sagas.

S'il note dans sa relation la malpropreté de la population indigène, Marmier est frappé lui aussi par le sens de l'hospitalité des habitants que l'on retrouve chez les plus humbles d'entre eux. Il souligne leur état de grande pauvreté, leurs misérables conditions de logement dans des *bærs* insalubres, les nombreux cas de lèpre et d'éléphantiasis. Il est sensible à la dureté de la vie du pêcheur, vie de privations, de souffrances continues, faite de luttés contre les éléments. Celui-ci prend la mer dès le mois de février dans des embarcations de fortune pour livrer aux marchands danois sa cargaison de morues séchées au mois de mai suivant. Marmier se révèle en fait très critique du monopole commercial imposé par les Danois qui monnaient au prix fort leurs marchandises, et s'emparent du fruit d'un long et pénible labeur en échange d'un nombre limité de denrées de première nécessité. Le paysan n'est pas mieux loti qui gaspille naïvement le fruit de son travail en eau de vie que lui vend à dessein le négociant danois. Il s'enivre et perd en chemin l'assortiment de ses achats. « Dans leur état d'ivresse, ou ils oublient de prendre ce qui leur appartient, ou ils nouent mal leurs sacs, et ils arrivent ordinairement chez eux dans le plus triste état. Les richesses sont loin, et le propriétaire se réveille »<sup>22</sup>. Marmier s'émeut aussi du sort du prêtre des campagnes, sans pension du gouvernement, réduit à vivre du produit de la dîme qu'il doit de surcroît partager avec l'épouse de son prédécesseur si elle lui a survécu. Le

---

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 20-21.

malheureux finit par adopter la façon de vivre de ses ouailles et leur goût pour l'eau de vie.

Lors de ses visites dans les fermes aux alentours de Reykjavik Marmier a l'occasion d'observer le paysage islandais qu'il décrit avec un sens aigu de son austère grandeur.

À quelque distance de la ville, on peut rêver le désert, la solitude la plus absolue. Toutes les maisons disparaissent entre les collines qui les abritent, et l'on n'aperçoit que la mer, les montagnes et le ciel. Là règne le silence des lieux inhabités. Pas une voix humaine ne se fait entendre, pas un chant d'oiseau ne s'élève dans l'air, pas une feuille ne soupire. Tout est calme, repos, sommeil; et si après avoir contemplé ce tableau oriental, on reporte ses regards sur cette terre si nue, sur ces landes rocailleuses qu'on a à ses pieds, on dirait que la nature a jeté là par grandes masses tous les éléments d'une création splendide, et ne s'est pas donné la peine d'achever son œuvre.<sup>23</sup>

Il n'est pas non plus sans remarquer l'ingéniosité et l'esprit de ressource des autochtones. Avec de la corne ceux-ci fabriquent des cuillères, avec des os de baleine, des aiguilles, des boutons, des manches d'instruments. Un morceau de lave leur sert de marteau et un bloc de pierre, d'enclume. Il en est qui parviennent à faire des sculptures en bois et des œuvres d'orfèvrerie remarquables.<sup>24</sup>

Marmier est également très impressionné par le niveau élevé d'alphabétisation de la population islandaise où chacun semble savoir lire et écrire. Chaque famille possède une Bible et des exemplaires de sagas transmis d'une génération à l'autre, que l'on échange le dimanche à l'église pour augmenter de textes nouveaux le nombre de ses lectures, ou que l'on recopie scrupuleusement parfois faute de pouvoir les acheter. L'humble prêtre des campagnes est capable de s'exprimer en plusieurs langues et de parler avec compétence des littératures étrangères.

---

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 40.



Ce goût prononcé pour la culture sur une terre aussi écartée et désolée est pour Marmier une découverte opportune. Sa rencontre avec l'évêque de Reykjavik est, à ce sujet, révélatrice. « M. Steingrímur Jonsson, qui occupe aujourd'hui le siège épiscopal, est un homme âgé, fort instruit, autrefois professeur de théologie à l'université de Bessestad [...]. J'ai trouvé chez lui une belle bibliothèque d'ouvrages étrangers, une riche collection de sagas islandaises, d'éditions rares et de pièces manuscrites ayant rapport à l'histoire du pays »<sup>25</sup>. La bibliothèque de Reykjavik dont les ouvrages circulent partout au pays est riche de plus de 8000 volumes. Le collègue universitaire de Bessastadir accepte à la fois quarante élèves, les futurs cadres du pays, qui après six ans d'études consacrées à l'apprentissage de l'hébreu, du grec, du latin, de l'histoire, de la géographie, de la littérature et de l'arithmétique, vont poursuivre leur spécialité à l'université de Copenhague.

Xavier Marmier fut le premier érudit français à lire dans le texte original les sagas islandaises, à les décrire pour le lectorat de la *Revue des Deux Mondes* et à offrir un abrégé de ces récits héroïques à l'origine transmis oralement, que le pauvre Islandais récitait ou relisait à la veillée au fond de son *bær* et qui lui apportaient, dans sa misérable existence, le réconfort d'une généalogie mythique et la fierté d'appartenir aux grandes nations nordiques.

---

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 10.

## Bibliographie

GAIMARD P., GERARDIN A., *Du choléra morbus en Russie, en Prusse et en Autriche, pendant les années 1831 et 1832*, Paris, F.-G. Levrault, 1832

MARMIER X., *Lettres sur l'Islande*, Paris, Félix Bonnaire, 1837

MARTINS Ch., *Du Spitzberg au Sahara, étapes d'un naturaliste*, Paris, J.-B. Baillière et fils, 1866

MARTINS Ch., *Expéditions projetées au pôle nord*, in « Revue des Deux Mondes », t. 61, (1866)

MERCER W. S., *The Life and Travels of Xavier Marmier (1808-1892)*, Oxford University Press, 2007

MICHELET J., *Correspondance*, Paris, Champion, 1994-2001

E. ROBERT., *Voyage en Islande et au Groenland exécuté pendant les années 1835 et 1836 sur la corvette La Recherche*, vol 7, t. 2, Paris, Artus Bertrand, 1850